



























Le Seigneur unique, le Mystère qui fait toutes choses et tout le temps dans lequel les choses existent, subsistent, nous devient familier à travers Jésus (un homme choisi par Lui et rendu part, c'est-à-dire participant immédiat de sa nature divine, de la nature du Mystère lui-même). En cet homme, nous voyons défini ce qu'il serait présomptueux de définir humainement parlant (ce pourrait être l'expression d'un aboutissement de désir, du désir originel de la conscience, mais tellement incertain, tellement rare et incertain et plein d'erreurs, motif ou expression errante de la pensée de l'homme !) : Dieu est Père, le Mystère est paternel. Quoi de plus familier que la positivité radicale, le bien dont, en tant qu'expérience humaine, le père est la source ?

#### 4. Le comportement de Jésus envers le Père

Quel est donc le comportement de Jésus envers le Père ? S'il nous révèle avant tout que Dieu est Père, que le Mystère est Père, comment son comportement envers lui se manifeste-t-il ?

a) De ce Père, de ce Mystère comme Père, Jésus souligne la puissance créatrice : c'est le comportement envers un père qui est le *Créateur*. D'une existence humaine qui est chemin vers la perfection, Il est le Créateur ; d'une vie humaine qui est faiblesse, fragilité, inconsistance et vertige, de tout cela, même de tout cela, même de sa créature qui se trouve dans cette condition, Il est le Rédempteur, Il rachète.

Le Christ s'adresse au Père en tant que Créateur.

Il est le premier homme à avoir la conscience pleine et parfaite que tout son contenu humain est la présence du Père. En méditant certains chapitres de l'Évangile de saint Jean (comme les chapitres cinq, six, sept et huit), on retrouve dans les paroles du Christ une pensée dominante : il fait ce que le Père veut. Il voit le Père, il ne fait rien d'autre que ce qu'il voit faire par le Père. Quand il regardait tomber le moineau, quand il observait les lys des champs, la moisson, les cheveux de l'homme, qu'est-ce qui lui donnait la certitude de puiser dans toute chose la source pour atteindre le sens du monde, le sens de sa vie ? Ce qui faisait fleurir cette certitude, c'était sa relation avec le Père, la compagnie du Père.<sup>32</sup>

Pour nous, imiter Jésus signifie d'abord vivre la religiosité de chaque geste. Cette première note, ce premier article de morale est clair pour nous : vivre la religiosité dans chaque geste. Saint Paul le dit plusieurs fois : « Que nous soyons en train de dormir ou de veiller, en train de vivre ou de mourir, nous vivons avec Lui »<sup>33</sup> ; « Tout ce que vous faites : manger, boire, ou toute autre action, faites-le pour la gloire de Dieu »,<sup>34</sup> ou pour la gloire du Christ, parce que Dieu se communique à nous dans la parole de Jésus, dans la personne de Jésus.

Pour le Christ, la loi dynamique de l'existence est l'obéissance (tout vivre pour les raisons d'un Autre) ; pour nous, elle trouve sa plus haute expression dans l'offrande. L'offrande est la reconnaissance que, comme Dieu, le Christ est la *substantia* de toute vie, c'est-à-dire qu'il est la consistance et le sens, autrement dit la valeur, de la relation entre l'homme et toute réalité de la vie. La valeur de la relation entre l'homme et toute réalité de la vie est le Christ, quelle que soit cette relation. Le sens est le Christ : l'obéissance, l'offrande est donc de vivre pour les raisons que porte le mot Christ, comme le Christ vit pour les raisons du Père. D'où la religiosité de chaque geste, de chaque action, de chaque relation.

b) En second lieu, le comportement de Jésus est orienté vers Dieu le Père comme *perfection suprême*, ce qui caractérise la vie comme une tension continue vers Lui : « Soyez parfaits

<sup>32</sup> Cf. L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Bur, Milan 2007, p. 59 ; 79.

<sup>33</sup> Cf. *1Th* 5, 10.

<sup>34</sup> *1Cor* 10, 31.

comme votre Père est parfait ». <sup>35</sup> Le chemin de la perfection est le sens de l'existence de l'homme. Le but de l'existence est que la créature vive sa vie autant que possible comme une tension vers la perfection du Mystère.

La morale est ainsi vécue non pas comme une définition d'une mesure ou de lois, mais comme un effort pour imiter le Christ et en vivre les conséquences : « Avant que le ciel et la terre disparaissent, pas un seul iota, pas un seul trait ne disparaîtra de la Loi ». <sup>36</sup> « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir » <sup>37</sup>, c'est-à-dire, dans cette tension, rendre possible. « Quiconque met en lui une telle espérance se rend pur comme lui-même est pur » : <sup>38</sup> c'est la morale comme tension continue vers l'imitation du Christ dans son obéissance au Père.

Dans quel sens faut-il comprendre : « Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir », c'est-à-dire rendre possible ? La tension est comme l'expression ultime et permanente de la liberté envers le « Dieu qui est tout en tout ». De fait, que cette tension devienne cohérence chez l'homme, c'est une grâce. Le fil conducteur de la morale est donc une demande sincère de cette grâce. La demande sincère est la forme fondamentale de la prière : c'est la mendicité. Comme celle du publicain. « Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain. Le pharisien se tenait debout et priait en lui-même : "Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes – ils sont voleurs, injustes, adultères –, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne." Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : "Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !" Je vous le déclare : quand ce dernier redescendit dans sa maison, c'est lui qui était devenu un homme juste, plutôt que l'autre. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. » <sup>39</sup>

Celui qui dit « Je suis capable », « J'ai le pouvoir », « J'ai la force », recevra la démonstration qu'il ne peut avoir tout cela, par lui-même, mais seulement par un Autre auquel il demande.

C'est, en somme, dans la morale, la prévalence de la demande et de la mendicité sur le succès de l'intention : ce serait de la présomption, et non une intention, si elle n'était demande. Quelle grande vérité nous propose cette parabole de l'Évangile !

c) Enfin, voyons le comportement de Jésus envers Dieu le Père en tant que Rédempteur, et donc en tant que *miséricorde*.

« Car Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne se perde pas, mais obtienne la vie éternelle ». <sup>40</sup> Ainsi, la signification de ce Fils, de ce Verbe fait chair, identifié en un homme né d'une femme, est de révéler pleinement l'amour du Mystère, l'amour que le Mystère a pour sa créature : c'est de révéler pleinement l'amour de Dieu le Père.

En ce moment précis et éphémère de l'histoire, le Christ, cet homme né à Bethléem et qui a vécu à Nazareth, est notre Destin fait présence et compagnon, il est le mystère de Dieu fait présence et compagnon permanent, pour tout le temps de sa créature. « Je serai avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » ; <sup>41</sup> affirmation suprême du Créateur comme amour.

---

<sup>35</sup> Mt 5, 48 ; cf. Lc 6, 36.

<sup>36</sup> Mt 5, 18.

<sup>37</sup> Mt 5, 17.

<sup>38</sup> 1Jn 3, 3.

<sup>39</sup> Lc 18, 10-14.

<sup>40</sup> Jn 3, 16.

<sup>41</sup> Mt 28, 20.

En Jésus, la relation de Dieu avec sa créature se révèle comme amour, et donc comme miséricorde.

Ce que le terme miséricorde ajoute au terme amour, ou pardon, est difficile à comprendre, car rien ne peut être ajouté au mot amour ; mais à notre perception du sens de ce mot, le mot miséricorde ajoute le facteur Mystère, de sorte que toutes nos mesures et imaginations sautent. La miséricorde est la position du Mystère, elle indique la position du Mystère à l'égard de toute faiblesse, de toute erreur et de tout oubli humain : Dieu, face à tout crime de l'homme, l'aime.

L'acceptation de cette miséricorde, la reconnaissance de cette miséricorde est la morale suprême, le sommet de la morale ; cette acceptation indique la profondeur de l'authenticité de la reconnaissance de l'homme, de la liberté de l'homme, vis-à-vis du Mystère, du Mystère comme source de tout, de « Dieu tout en tout ».

On ne peut mendier auprès de Dieu le Père que comme abandon à une miséricorde.

## 5. De l'amitié, la morale

Pour résumer, le comportement de Jésus avec Dieu le Père est la reconnaissance et l'acceptation du Mystère comme Miséricorde. *Ainsi, la relation entre Jésus et le Père représente l'accomplissement suprême de l'amitié.*

Jésus, en tant qu'homme, reconnaît et accepte d'être Lui-même la miséricorde du Père. Il accepte donc de mourir : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». <sup>42</sup>

De même que pour l'homme Jésus, l'obéissance au Père représente la source et le sommet de la vertu, de même, pour l'homme, la morale naît comme une sympathie dominante, irrésistible, pour une personne présente : pour Jésus. Au-delà de tout – attraction, douleur et crime – l'attachement à Jésus prévaut. La moralité de l'homme naît ainsi de l'amitié avec Dieu comme Mystère et donc avec Jésus, par qui et en qui le Mystère se dévoile, se révèle et se communique.

La véritable amitié est toute relation dans laquelle le besoin de l'autre est partagé dans son sens ultime, c'est-à-dire dans ce destin auquel éveille tout besoin et qui constitue le terme de la soif et de la faim de l'homme. Pour l'homme, l'acceptation de l'amour qui s'exprime dans la volonté de Dieu, du Mystère qui, en se faisant homme en Jésus, accepte la mort, sa mort pour tous ses enfants, est la source de la morale, qui naît en effet comme amitié avec Dieu. De même que pour Jésus la morale naît de l'acceptation du fait qu'il est le sujet propre de la miséricorde du Père – il accepte ce Mystère qui se communique à lui, il l'accepte en mourant pour les hommes – ainsi pour l'homme, pour tout homme, la morale naît comme amitié avec lui, avec Dieu en Jésus.

La morale naît de l'amitié avec Dieu en tant que Mystère, et donc avec Jésus. La relation de l'homme avec Dieu en tant que Mystère et donc avec Jésus commence et s'accomplit, dans toute sa grandeur, sa simplicité, sa vérité et sa sécurité, dans le *oui de saint Pierre* à Jésus, qui lui demandait : « Simon, m'aimes-tu ? ».

Pour le oui de Pierre, la morale est la surprise d'une Présence à laquelle on adhère de telle sorte que toute la vie tend à être conçue, dans ses détails, dans son ensemble, de façon à plaire au visage de cette Présence. Par conséquent, la morale, pour le chrétien, est une *adhésion amoureuse*.

---

<sup>42</sup> Lc 23, 34.

## 6. Lumière, force et aide pour l'homme

Examinons maintenant plus en détail le comportement de Jésus envers l'autre, c'est-à-dire envers l'homme en tant que prochain.

Pour résumer, il consiste à partager la vie des hommes en agissant comme source de lumière, c'est-à-dire de clarté et de vérité, de force et d'aide.

a) Comme source de *lumière* : « Le Verbe était la vraie Lumière, qui éclaire tout homme en venant dans le monde »<sup>43</sup> ou, comme le dira Jésus dans le discours de la Cène : « J'ai manifesté ton nom aux hommes que tu as pris dans le monde pour me les donner. Ils étaient à toi, tu me les as donnés, et ils ont gardé ta parole. Maintenant, ils ont reconnu que tout ce que tu m'as donné vient de toi, car je leur ai donné les paroles que tu m'avais données ». <sup>44</sup>

Par conséquent, pour nous, pour l'homme qu'Il choisit, les valeurs à partir desquelles juger sont celles qui sont attentives à la parole du Verbe en tant que présence de Jésus : en tant que Présence maintenant. C'est la communauté de l'Église à laquelle on appartient ; c'est le visage de cette Présence, ou ce en quoi le visage de cette Présence devient perceptible, devient un *signe*, mais un signe qui contient ce dont il est le signe. La communauté de l'Église est le lieu où l'événement de la présence du Christ est renouvelé, où il est nouveau, où il renaît.

La méthode que le Mystère a utilisée pour se donner, pour se révéler à sa créature, est la méthode sacramentelle : un signe qui contient le Mystère dont il est le signe. La communauté de l'Église est l'aspect de ce signe, elle est l'aspect visible de ce visage ; elle est le vêtement de cette Présence, comme le vêtement de Jésus pour les petits enfants qui se tenaient près de Lui. Ces petits de quatre ou cinq ans qui l'entouraient et s'agrippaient à ses jambes, mettaient leurs petits visages entre ses vêtements, et ne voyaient pas son visage ; ils ne retenaient pas son visage, ils ne le voyaient peut-être même pas. Mais ils étaient là auprès de Lui. De sorte que le vêtement, la tunique sans coutures dont Jésus était revêtu, restait dans leurs yeux plus que son visage. De manière analogue, Jésus se rend sensible pour nous, il se rend perceptible dans la communauté ecclésiale comme si celle-ci était le vêtement par lequel notre petitesse entre en rapport avec sa présence réelle.

Écouter la voix de l'autorité, donc du Pape et des actes officiels de l'Église, est en quelque sorte l'antidote à l'imprégnation des slogans des médias de masse.

« Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait ». <sup>45</sup> C'est un grand persécuté à cause de la religion en Tchécoslovaquie, il y a quelques décennies, Josef Zvěřina, <sup>46</sup> qui nous a cité ce passage de la *Lettre de saint Paul aux Romains* dans sa *Lettre aux chrétiens d'Occident*. <sup>47</sup>

Le jugement qui décide de l'acte et de la journée de l'homme est la connaissance de la vérité à travers l'Église en tant qu'elle est la présence de la Vérité. Non pas l'Église des « théologiens », mais l'Église des sacrements, de la parole du Pape et des Évêques dans la mesure où ils lui sont unis, l'Église de ceux qui reconnaissent, dans l'humilité et la souffrance d'une grande attente (qui surmonte la souffrance dans la joie de l'espérance), la parole du Pape et des Évêques, qui guident cette réalité de la véritable Église.

Peut-être qu'à certains moments de la vie de Jésus, quelque femme pieuse ou quelque disciple humainement évolué et sensible aura dit : « Pauvre Jésus ! ». Par analogie, nous

---

<sup>43</sup> Jn 1, 9.

<sup>44</sup> Jn 17, 6-8.

<sup>45</sup> Rm 12, 2.

<sup>46</sup> Josef Zvěřina (1913-1990), prêtre, théologien et historien de l'art tchèque.

<sup>47</sup> J. Zvěřina, « Lettera ai cristiani d'Occidente », in *Scritti per una « Chiesa della compassione »*, édité par M. Guidetti, Jaca Book, Milan 1971, p. 177-178.



pouvons dire, avec la même pitié, pour la même raison et les mêmes causes : « Pauvre Église ! ». Non pas comme un jugement négatif, mais comme une déclaration mélancolique, quoique pleine de la certitude de la Résurrection dans la vie de l'Église aujourd'hui.

b) Jésus comme source de *force* : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire ». <sup>48</sup> Qui sait comment les apôtres, lors du dernier repas, en cette soirée déjà si pleine de frissons et de terreur, ont dû entendre cette phrase : « En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire ». C'est ce qui fait de nous des mendiants, et la forme de la mendicité éclairée par le Christ réside dans les sacrements. Le sacrement, en tant que forme suprême de prière, « doit être la demande que quelqu'un, même enseveli dans ses propres misères, adresse à Dieu comme à travers l'étroite anfractuosité que constitue le désir d'être libéré ». <sup>49</sup>

c) Enfin, comme source d'*aide* : « Je suis au milieu de vous comme celui qui sert ». <sup>50</sup> « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude ». <sup>51</sup> Il devient le serviteur de tous, précisément parce qu'Il donne à l'homme l'énergie pour le voyage vers son Destin, c'est-à-dire vers Lui.

Ainsi, toutes les relations avec les autres en Jésus sont partagées. Il n'y a pas de relation juste si ce n'est en fonction du Destin : c'est vers là, en effet, que tend chaque besoin de l'être humain, de l'être participé qu'on appelle homme. Quand l'homme vit cela, quand il accepte cela, quand il cherche dans toutes les relations le destin de l'autre, alors toutes les relations sont bonnes et dans toutes les relations l'homme accepte l'*aide*, petite ou grande, qui lui vient du Mystère à travers l'autre ; parce qu'à travers l'autre le Mystère aide l'homme, quand l'homme vit les relations – la relation avec l'ami, avec l'autre – avec la conscience du Destin.

Dans toute relation, on part alors d'une hypothèse positive. L'âme secrète de toute relation est l'amitié : vouloir le destin de l'autre, accepter que l'autre veuille mon destin. Reconnaître et accepter que l'autre agisse pour mon destin, voilà l'amitié.

L'amitié, en termes chrétiens, est l'amitié fraternelle, c'est l'amitié la plus familière. Saint Bernard en donne une belle description : « La charité engendre l'amitié, elle est comme sa mère [la charité est l'amour pour l'autre comme affirmation de son bien, comme désir d'affirmation que son juste destin se réalise, parce que le Christ est le Mystère dont il fait partie et duquel il participe]. C'est un don de Dieu, elle vient de Lui, car nous sommes charnels. Il fait en sorte que notre désir et notre amour commencent dans la chair. Dans notre cœur, Dieu inscrit envers nos amis un amour qu'ils ne peuvent pas lire, mais que nous pouvons leur manifester. Il en résulte une affection, ou plus souvent un *affectus*, un attachement profond, inexprimable, qui est de l'ordre de l'expérience et qui fixe des droits et des devoirs à l'amitié ». <sup>52</sup>

C'est l'amitié de saint Pierre, ou de Simon fils de Jean, avec Jésus, alors qu'il ne savait pas encore, qu'il n'avait pas réalisé, qu'il n'avait pas pris pleinement conscience de ce que Jésus voulait dire de lui-même.

« La charité engendre l'amitié, elle est comme sa mère ». La charité est la relation dans laquelle on cherche le destin de l'autre avec la conscience de celui qui a été appelé, dans la certitude de la conscience que le destin de l'autre est Jésus, Dieu fait homme, puisqu'à travers cet homme, c'est Dieu qui entre en relation avec nous.

---

<sup>48</sup> Jn 15, 5.

<sup>49</sup> L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 242.

<sup>50</sup> Lc 22, 27.

<sup>51</sup> Mt 20, 28.

<sup>52</sup> Cf. Bernard de Clairvaux, « Lettre 11, 2.8. À Guiges, prieur, et aux religieux de la Grande Chartreuse », *Lettres de saint Bernard*, dans *Œuvres de saint Bernard, Tome 1*, Ed. Guérin, Bar-le-Duc 1870, p. 321 et suiv.

## 7. Au cœur de l'histoire du monde : œcuménisme et paix

Enfin, le comportement de Jésus envers la société en tant qu'institution.

a) Pour commencer, examinons le comportement de Jésus à l'égard du lieu institutionnel appelé État, nation ou, mieux encore, patrie, originellement peuple, le peuple dans une patrie donnée. De ce point de vue, il existe des citations impressionnantes.

« Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël ». <sup>53</sup> La valeur de la patrie, ou de la société qui exprime le peuple, dans ses caractéristiques comme dans ses limites, est ici soulignée. Mais cet amour de la patrie a un destin d'utilité pour le monde entier : « Le pardon des péchés sera proclamé à toutes les nations, en commençant par Jérusalem ». <sup>54</sup>

Un soir, Jésus voit sa ville depuis la colline et pleure sur elle en pensant à sa ruine : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! Voici que votre Temple est abandonné à vous-mêmes. Je vous le déclare : vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vienne le jour où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! ». <sup>55</sup> Cette ville devait le tuer quelques semaines plus tard. Mais pour Lui, cela n'a pas d'importance, c'est-à-dire que cela n'entre pas en compte comme définition. Un autre soir, juste avant d'être arrêté, dans la splendeur de l'or du temple illuminé par le soleil couchant, *edâkruse*, dit le texte grec, Jésus sanglote devant le sort de sa ville. Une pitié comme celle d'une mère qui s'agrippe à son fils pour ne pas le laisser partir dans le danger mortel vers lequel il se dirige. <sup>56</sup>

L'amour pour la patrie est une implication profonde de la *pietas* chrétienne. Mais il l'est dans la mesure où la patrie est en fonction du bien-être terrestre et du bien éternel de toute l'humanité.

b) Deuxièmement, l'attitude de Jésus envers la société en tant que pouvoir politique, le pouvoir politique romain et judaïque de l'époque.

« Alors Pilate rentra dans le Prétoire ; il appela Jésus et lui dit : “Es-tu le roi des Juifs ?” Jésus lui demanda : “Dis-tu cela de toi-même, ou bien d'autres te l'ont dit à mon sujet ?” Pilate répondit : “Est-ce que je suis juif, moi ? Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ?” Jésus déclara : “Ma royauté n'est pas de ce monde ; si ma royauté était de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. En fait, ma royauté n'est pas d'ici.” Pilate lui dit : “Alors, tu es roi ?” Jésus répondit : “C'est toi-même qui dis que je suis roi. Moi, je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Quiconque appartient à la vérité écoute ma voix.” [...] Pilate rentra dans le Prétoire, et dit à Jésus : “D'où es-tu ?” Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : “Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai pouvoir de te relâcher, et pouvoir de te crucifier ?” Jésus répondit : “Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; c'est pourquoi celui qui m'a livré à toi porte un péché plus grand” [plus grand que le tien] ». <sup>57</sup> Même pour le pouvoir politique, une positivité sur terre n'est possible qu'en fonction d'un univers, en fonction de chacun dans le monde. Si ce n'est pas le cas, alors « celui qui m'a livré à toi porte un péché plus grand ».

Un autre passage de Jean évoque les relations de Jésus avec le pouvoir politique juif : « L'un d'entre eux, Caïphe, qui était grand prêtre cette année-là, leur dit : “Vous n'y

<sup>53</sup> Mt 15, 24.

<sup>54</sup> Cf. Lc 24, 47.

<sup>55</sup> Cf. Lc 13, 34 et suiv.

<sup>56</sup> Cf. L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Paris 2008, p. 264 et suiv.

<sup>57</sup> Jn 18, 33-37 ; 19, 8-11.

comprenez rien ; vous ne voyez pas quel est votre intérêt : il vaut mieux qu'un seul homme meure pour le peuple, et que l'ensemble de la nation ne périsse pas." Ce qu'il disait là ne venait pas de lui-même ; mais, étant grand prêtre cette année-là, il prophétisa que Jésus allait mourir pour la nation ; et ce n'était pas seulement pour la nation, c'était afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés. »<sup>58</sup>

c) Enfin, l'attitude et le comportement de Jésus face à l'histoire.

Nous devons imiter Jésus dans son comportement face à l'histoire, parce que nous reconnaissons la gloire humaine du Christ comme le sens de l'histoire, de notre existence personnelle et de son contexte total, qui s'appelle l'histoire : « Père, l'heure est venue. Glorifie ton Fils afin que le Fils te glorifie. Ainsi, comme tu lui as donné pouvoir sur tout être de chair, il donnera la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés. »<sup>59</sup> De même que pour Jésus le sens de l'histoire était l'accomplissement de la volonté du Père (« La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus Christ »<sup>60</sup>), pour l'homme, le sens de l'histoire est le Christ, la gloire humaine du Christ ; imiter Jésus, c'est donc vivre le but de chaque action comme une affirmation du sens de l'histoire, qui est Jésus-Christ lui-même, la gloire humaine du Christ.

Vivre pour la gloire humaine du Christ s'appelle le témoignage. C'est le phénomène par lequel les hommes reconnaissent – par une grâce puissante, un don puissant – de quoi est faite la réalité, de quoi sont faits les hommes et les choses : tout cela est fait du Christ, et ils le crient à tous, ils le démontrent par leur existence, par leur manière transformée de vivre. La fin de l'histoire sera le jour où l'univers humain tout entier sera forcé de le reconnaître.<sup>61</sup>

Chaque temps de l'histoire, chaque mesure du temps « mérite », c'est-à-dire qu'il est proportionné à l'éternel, dans la mesure où il vit la mémoire du Christ. La morale chrétienne implique donc que l'engagement social, culturel et politique soit éduqué, et donc mûrisse, dans l'idéal concret d'un rappel et d'une aide à vivre la mémoire du Christ, et donc le sens de l'histoire, comme sens du temps et des relations.

Une morale chrétienne ne peut être telle si elle ne mène pas à vivre chaque geste – de la vaisselle à faire à la présence à l'Assemblée Nationale – dans sa dimension cosmique d'offrande au Christ. L'offrande consiste à reconnaître que la *substantia*, la consistance de l'être, qui vit et s'exprime dans une relation, est le Christ ; cette reconnaissance ne peut être soutenue que par la prière pour qu'Il se laisse voir, qu'Il se montre, qu'Il se démontre.

C'est pourquoi la coexistence humaine a pour idéal celui exprimé dans la *Lettre aux Hébreux* : « Encouragez-vous les uns les autres jour après jour, aussi longtemps que retentit l'«aujourd'hui» de ce psaume, afin que personne parmi vous ne s'endurcisse en se laissant tromper par le péché ». Encouragez-vous les uns les autres, jour après jour : rappelez la mémoire du Christ chaque jour, rappelez-vous la mémoire du Christ. « Car c'est pour cela que nous sommes devenus les compagnons du Christ, si du moins nous maintenons fermement, jusqu'à la fin, notre engagement premier. »<sup>62</sup>

D'où l'obéissance qui sauve l'ordre dans la société.

Mais ce qui sauve l'ordre dans la société, c'est l'autorité : « Que chacun soit soumis aux autorités supérieures, car il n'y a d'autorité qu'en dépendance de Dieu, et celles qui existent sont établies sous la dépendance de Dieu. [...] En effet, ceux qui dirigent ne sont pas à

<sup>58</sup> Jn 11, 49-52.

<sup>59</sup> Jn 17, 1-2.

<sup>60</sup> Jn 17, 3.

<sup>61</sup> Cf. L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così ?* Bur, Milan 2020, p. 275 et suiv.

<sup>62</sup> Cf. He 3, 13-14.

craindre quand on agit bien »<sup>63</sup> ; « Soyez soumis à toute institution humaine à cause du Seigneur ». <sup>64</sup> Ce que l'on vit ne peut être contradictoire.

Ainsi naît l'engagement au service de la communauté humaine jusqu'à la culture, l'économie et même la politique, selon la pleine capacité de notre gratuité, non seulement dans le temps libre, mais avant tout dans le travail.

*L'œcuménisme et la paix* sont la conséquence qui découle de tout cela. Ils affirment comme principe de toute relation, comme contribution suprême de toute coexistence, la réalisation d'une amitié qui tend à l'universalité, dans laquelle l'histoire humaine trouve son meilleur soutien.

Cela signifie que *l'amitié chrétienne participe à la génération de la réalité sociale en tant que peuple*. Autrement dit, de la réalisation de cette amitié naît un peuple, car c'est seulement dans la réciprocité qu'un homme devient père, qu'il acquiert la paternité, c'est-à-dire qu'il engendre. La paternité se situe à ce niveau où la nature est consciente d'elle-même ; c'est le niveau humain. L'animal est générateur-reproducteur, pas père. Le père est une aide suprême pour clarifier le sens de la vie et un compagnon sur le chemin qui y mène.

Toute relation, dans la mesure où elle se réalise dans l'amour mutuel, c'est-à-dire où elle est amitié, génère quelque chose d'humain. Et c'est là notre contribution, la contribution de la morale de l'Église à la paix ici et partout. À l'inverse, le contenu mondain de la relation est violence, il pousse à la violence, il sous-entend la violence, même sous les formations les plus cachées, bien souvent habilement et inconsciemment perfides, à l'exception des relations, des soubresauts qui se produisent dans le cœur originel, dans la nature originelle : père, mère et enfant. Ces soubresauts de l'humain se réduisent cependant à des sursauts sans grande puissance, qui ne peuvent rien contre le fleuve, contre la marée mondaine écrasante et donc contre la violence, contre l'*hybris* qui intervient inévitablement lorsque Dieu devient étranger, étranger à la conception et à la consistance de la relation.

À l'inverse, de l'événement de l'amitié chrétienne vécue comme œcuménisme et comme paix, naît un peuple : c'est l'événement d'une conception de la vie, d'un sens de la réalité, d'une honnêteté face aux circonstances, d'une réponse intense face à une provocation, selon une vision et selon une perception de son propre destin de vérité et de bonheur. Ce n'est pas seulement un individu qui grandit et fonde une famille, dans laquelle naissent deux ou six enfants. Imaginons les centaines de moniales d'Hildegarde de Bingen et, en même temps, les moines de Pierre le Vénérable à Cluny, et tous ceux qui s'y rendaient. C'est ainsi que la famille chrétienne a lentement émergé de la barbarie qui a dominé les V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, avec la tendresse des sentiments, la capillarité des attentions, la clarté des commandements et des lois qui la caractérisent ; « la famille chrétienne comme organisme-habitation, comme véritable demeure pour l'homme : aide, abri, hospitalité, chant ». <sup>65</sup>

L'identification dans une puissance terrestre des idéaux incarnés par les termes œcuménisme et paix contredit tout cela. Le pouvoir transforme ces mêmes idéaux en violence : l'œcuménisme devient l'affirmation de sa propre position fermée et violente, ou la négation immodérée de toute signification, de toute importance, de toute estime ; et la paix devient une formule érigée en slogan pour gagner sa propre guerre.

La violence implique toujours la tentative de destruction d'un peuple, que ce soit la violence des armées, des magistrats ou même des réalités religieuses dans lesquelles la religiosité ne trouve pas d'adhésion ouverte ou de réelle cohérence.

Et toute l'éducation du pouvoir fait tendre vers la violence l'action de l'homme, la conception de la famille et de la coexistence sociale, la méthode de relation avec les autres. Le

---

<sup>63</sup> Rm 13, 1-3.

<sup>64</sup> IPt 2, 13.

<sup>65</sup> L. Giussani, *Peut-on (vraiment ? !) vivre ainsi ?*, op. cit., p. 420.

pouvoir cautionne toutes les formes d'aliénation ultime, qui sont le début de la violence dans le monde.

Au contraire, pour l'homme qui suit le Christ, aucune présence ne devient étrangère. « En étant ce que vous devez être, vous enflammerez toute l'Italie ». <sup>66</sup> « Ne vous contentez pas de petites choses, car Dieu en veut de grandes ». <sup>67</sup> C'est ce qu'écrivait Catherine, la jeune femme sans instruction de Sienne.

Mais le Mystère comme miséricorde reste le dernier mot, même sur toutes les vilaines possibilités de l'histoire. Le mystère comme miséricorde. Dans son évidente pitié, c'est la plus irrésistible étreinte de l'Être, source, but, nature de tout l'être ; c'est le rapport de l'Être avec mon néant, avec moi, qu'Il a fait et auquel Il a donné de participer à Son être. C'est l'étreinte ultime du Mystère, contre laquelle l'homme (même le plus éloigné et le plus pervers ou le plus obscur, le plus ténébreux) ne peut rien opposer, ne peut opposer aucune objection : il peut la désertier, mais en se désertant lui-même et son propre bien. Le Mystère comme miséricorde reste le dernier mot, même sur toutes les vilaines possibilités de l'histoire.

---

<sup>66</sup> Sainte Catherine de Sienne, *Lettre à Étienne de Corrado Maconi*, n°269.

<sup>67</sup> Cf. Sainte Catherine de Sienne, *Lettre au frère Barthélémy Dominici et au frère Thomas d'Antoine*, n°127.

## Assemblée

*Stefano Alberto (don Pino)* : Pour cette jeune femme, le début de chaque journée, le début de chaque geste, chaque action, étaient marqués, traversés, emplis de la conscience de cette Présence, de la présence humaine de cet enfant d'abord, et ensuite de cet homme : la compagnie du Mystère dans la destinée de la Vierge, la compagnie humaine du Mystère sur notre chemin.

*Angelus*<sup>68</sup>

*Laudes*<sup>69</sup>

*Giancarlo Cesana* : Des centaines de questions sont arrivées, comme c'est désormais la tradition. Ces questions nous font comprendre quelque chose, c'est que nous sommes face à une proposition nouvelle, notamment parce qu'elle est inattendue, sur laquelle nous devons travailler et réfléchir ; cela ne doit pas nous surprendre, parce que les Exercices sont un entraînement pour atteindre l'objectif qu'est la vie ; ce n'est pas l'objectif, c'est un entraînement qui nous introduit dans le grand cours de la vie.

Je voudrais donc procéder de la manière suivante : je poserai à don Pino quelques questions sur des passages qui ont été particulièrement soulignés par les différentes assemblées, et ensuite deux questions de fond à don Giussani.

La première question (les questions que je pose à don Pino concernent principalement le thème de la liberté) : « Peut-on reprendre la question de la liberté en expliquant ce que signifie que la liberté est le seul point qui reste insaisissable par la raison ? ».

*Don Pino* : Le seul point qui reste insaisissable par la raison signifie, tout d'abord, que c'est le seul point où le Mystère reste mystère, totalement mystère. En effet – c'est le passage que don Giussani a souligné dans sa méditation –, il est évident pour la raison que les choses ne se font pas toutes seules et que je ne me fais pas en ce moment. La raison ne comprend pas comment c'est possible, elle ne peut pas le comprendre, mais c'est évident que les choses en cet instant proviennent d'un Autre.

Mais il y a un point véritablement insaisissable pour la raison : la raison ne peut pas comprendre le fait même de la liberté comme possibilité de reconnaître ou de ne pas reconnaître le Mystère. C'est sur ce point que le Mystère reste insaisissable...

*Luigi Giussani* : Rien ne peut être ajouté à l'Être en tant que tel, rien ne peut lui être enlevé : mais la liberté semble soustraire quelque chose au Mystère de l'Être, à Dieu, parce que la liberté est aussi une possibilité que la créature, l'être participé, devienne le diable, le

---

<sup>68</sup> La prière antique de l'*Angélus* fait mémoire de l'Annonciation, le moment où « le Verbe s'est fait chair ». (L'Ange du Seigneur porta l'annonce à Marie. / Et la Vierge conçut du Saint Esprit. / Voici la servante du Seigneur. / Qu'il me soit fait selon Ta parole. / Et le Verbe s'est fait chair. / Et Il habite parmi nous. / *Je vous salue Marie...* / Prie pour nous, Sainte Mère de Dieu. / Afin que nous devenions dignes des promesses du Christ. // Répands, Seigneur, ta grâce en nos cœurs, afin qu'ayant connu par le message de l'Ange l'Incarnation de ton Fils Jésus-Christ, nous parvenions par sa passion et par sa croix, à la gloire de sa résurrection. / Par Jésus Christ notre Seigneur. / Amen / *Gloire au Père...*)

<sup>69</sup> Les Laudes sont la prière (de la *Liturgie des Heures* de l'Église catholique) qui inaugure la journée par la récitation des psaumes ; la louange caractérise une personnalité communautaire : initiative originale de l'individu, même dans le chœur de l'assemblée, et expression communautaire, même dans la solitude de son propre foyer. Chaque jour des Exercices spirituels commence par la récitation commune des Laudes du *Livre des Heures*, en observant ce qu'on appelle le *recto tono* : exécution linéaire, uniforme, dans laquelle tous, à voix basse, maintiennent une seule note.

mensonge, que la dimension de recevoir soit reniée, que la créature se dresse contre Dieu, que son être participé devienne opposition, négation de Dieu et opposition à Lui comme source, comme source communiquant l'être.

*Cesana* : La deuxième question est venue de Madrid : « Que voulais-tu dire quand tu as dit que nous devons obéir aux autorités (les autorités civiles, je pense) ? Et dans quel sens cela ne contredit-il pas ce que tu as dit précédemment sur l'État comme idole de Dieu ? ».

*Don Pino* : Il n'y a pas de contradiction entre les deux passages cités, car ce qui était visé, c'est la prétention idolâtre de toute autorité qui veut fonder son autorité sur elle-même, c'est-à-dire être la seule source exclusive qui décide du moi. Ce que nous voulons combattre, c'est la prétention de l'État d'être la source exclusive de ce qu'est le moi et de ce que le moi peut faire.

Toute autorité – non seulement celle de l'État, mais aussi celle de l'Église, ou celle des époux, celle des parents avec leurs enfants, celle de l'école, même celle des amis –, toute autorité, tout pouvoir qui prétend se fonder exclusivement sur lui-même porte en soi, peu ou prou, un mensonge, et est donc inévitablement violent, précisément parce qu'il a tendance à avoir une prétention absolue.

La véritable autorité, au contraire, est le point qui se soucie du destin de l'autre ; l'autorité est bonne dans la mesure où (comme on l'a dit hier dans le passage de la fin de la leçon) elle se soucie du bien commun et de la possibilité du destin, donc dans la mesure où elle accepte que le destin du moi soit un Autre, que le moi naisse d'un autre point, qu'il soit constitué par un Autre, qu'il soit relation originelle avec le Mystère.

Seule la reconnaissance de ce fait peut permettre de surmonter l'inévitable mensonge qui, peu ou prou, sous-tend tout pouvoir.

*Cesana* : La troisième question est la suivante : « Qu'est-ce que cela signifie que le péché, c'est de suivre un étranger ? ».

*Don Pino* : Le péché, c'est de suivre un étranger, c'est-à-dire de suivre une attirance qui ne mène pas au destin, une réponse qui est en dehors du chemin. Le péché, c'est précisément de suivre une réponse qui ne correspond pas au désir de bonheur, au désir d'accomplissement qu'est mon cœur. Elle a une apparence normale, elle semble pouvoir répondre, mais dès que je la poursuis, je découvre que l'idole a une bouche et ne parle pas, elle ne tient pas ses promesses. L'aliénation se situe précisément par rapport au destin, par rapport au but, par rapport au bonheur : quelque chose qui est à l'extérieur, en dehors de notre bonheur, ne peut pas le combler.

*Cesana* : Et enfin, Pino, une question pratique : « L'imitation du Christ coïncide-t-elle avec l'imitation du charisme ? ».

*Don Pino* : L'imitation du Christ est une imitation du Christ, de sa personne. Mais cela resterait, pour moi, en définitive, le contenu d'une dévotion ou d'un sentiment si cela ne passait pas par l'ici et maintenant d'un visage, d'un tempérament, d'une histoire. Pour moi, la rencontre avec le Christ s'est faite avec un visage, avec une personne. Le Christ, l'homme Jésus, dans sa contemporanéité, dans son ici et maintenant est, pour nous, le charisme, le point historique par lequel le Christ dit : « Venez et voyez ».

*Cesana* : Voici maintenant deux questions de fond à don Giussani, qui se réfèrent à un sujet très fréquent dans les fax qui sont arrivés, à savoir le rapport entre le titre – *Toi, ou de l'amitié* – et les méditations qui ont été tenues.

Beaucoup ont demandé de mieux comprendre, et nous avons choisi deux questions qui semblent particulièrement significatives de ce point de vue.

La première est la suivante : « Nous avons été particulièrement marqués par le jugement porté sur le fait que le point de rédemption du moi est avant tout ontologique et non éthique, comme le pouvoir tente de nous le faire croire. Est-il possible d'approfondir cette question ? ».

Voici l'autre question : « Il semble que ce qui nous revient est la prière définie comme une demande d'être. Je prie pour beaucoup de choses qui me tiennent à cœur, mais que signifie "demander d'être" ? ».

*Giussani* : Première question : quel est le lien entre l'ontologique et l'éthique... L'ontologique : on appelle ontologique ce qui fait qu'une chose est réelle, comme elle l'est de fait, comme une chose est réelle.

Si je dois utiliser une cuillère (pardon pour la comparaison), je ne peux pas la prendre en la frappant du pied : je dois la prendre avec la main, bien la saisir ; je ne peux pas, par exemple, la saisir par la partie la plus large, la partie élargie, et ensuite manger avec le manche. De fait, l'éthique dérive de la considération ou de la conscience de la réalité, d'une chose dans sa réalité, parce qu'elle nous amène à nous comporter comme elle l'exige ; autrement, nous pouvons maltraiter une chose, prendre des vessies pour des lanternes, prendre un vide pour l'essentiel de la question.

Quelle était la deuxième question ?

*Cesana* : Nous prions pour beaucoup de choses, mais que signifie demander d'être, prier pour être ? « Je prie pour beaucoup de choses qui me tiennent à cœur, mais que signifie "demander d'être" ? »

*Giussani* : Ce qui te tient à cœur, mon ami, ce qui t'importe est une réponse qui n'aura d'accomplissement définitif qu'à la fin. Ce qui te tient à cœur est une manière de reconnaître dans une réalité partielle et éphémère, transitoire, non définitive, non complète, ce qui est ton unique désir, ou la somme de tes désirs, qui est le bonheur.

Par conséquent, la demande d'être souligne le fait que ce que tu veux, ce que tu désires, ce que tu demandes, n'est autre qu'une demande de satisfaction que tu veux totale, dans un aspect particulier de ta personne, de ta vie. Si tu attends *toto*, tout de la chose particulière, du fait de posséder la chose particulière, tu te trompes.



## LE CHRIST, VIE DE LA VIE

### 1. « Il a fait et enseigné »

Nous avons commencé par ces deux questions : qu'est-ce que Dieu pour l'homme et comment le connaître comme tel, pour ce que nous disons le connaître ?

La première réponse est ontologique, c'est-à-dire qu'elle part de la réalité telle qu'elle est, de la réalité de Dieu tel qu'il est, de ce que Dieu est, pour nous suggérer comment nous comporter à son égard. Or, comment le connaître de telle sorte que la réalité de Dieu prenne pour nous un sens éthique, qu'elle nous indique comment nous comporter et quel comportement avoir à son égard ?

Le point de départ est ontologique, on part de la réalité telle qu'elle est. Pour l'homme, Dieu est tout ! Et l'être, ce qui est, est Dieu, car « Dieu est tout », tout l'être. En dehors de Dieu, il n'y a rien, pas autre chose, pas quelque chose d'autre.

L'homme ne peut donc vraiment reconnaître ce qu'est Dieu que si, dans tout ce qu'il fait, il demande à Dieu d'être, et si chacune de ses actions est une demande à Dieu d'être, c'est-à-dire d'être heureux (chacun a un horizon dans lequel il sera enfin et totalement lui-même). Toute action est une demande à Dieu d'être, c'est-à-dire qu'elle est prière, car toute action du moi, en tant que phénomène par lequel l'existence de l'être créé se réalise, en tant qu'il cherche à se réaliser, est une tentative d'affirmer son propre accomplissement.

« Vous [les chrétiens], disait Péguy, vous touchez Dieu de partout. »<sup>70</sup> Dans tout ce que nous touchons, dans tout ce avec quoi nous entrons en contact, nous cherchons notre propre accomplissement. Par conséquent, toute conscience de l'action, lorsqu'on réalise une action, est une demande à l'Être d'être, est une demande, de la part de l'être participé, d'être, d'exister toujours, pour tout ce qu'il a reçu, pour tout ce qu'il est.

La deuxième réponse tire de la découverte ontologique – Dieu est tout et l'homme est l'être participé, c'est une communication que l'Être en tant que Mystère fait de lui-même – une question de conscience éthique, c'est-à-dire de comportement. En effet, si Dieu est tout (on ne peut pas utiliser d'autres termes), si Dieu est tout pour l'homme et apparaît à la raison comme la source de l'être, mais que l'homme ne veut pas le comprendre et ne se le rappelle pas, c'est comme si Dieu n'existait pas. Pour la plupart d'entre nous, chaque jour qui passe est rempli de ce péché. Où le terme « péché » est en soi précis, et porte en lui non pas la bonhomie, mais la mélancolie qu'on exprime lorsqu'on dit : « Regardez, cet individu a fait ceci et cela : quel dommage, quel péché, il a perdu son bon sens ! ». De même, pour Dieu : « Il n'a pas été reconnu : quel dommage, quel péché ! ».

Comment pouvons-nous connaître Dieu de cette manière ? Comment savoir avec certitude et clarté qu'Il est tout, de sorte que l'homme ne peut agir qu'en demandant ce qu'il a déjà reçu de Lui : l'être, la participation à l'être, l'être créé, c'est-à-dire l'être participé ?

Comment le connaître ? Il faut en prendre conscience. Cela concerne la force cognitive de l'homme raisonnable. La raison est la conscience de la réalité selon la totalité de ses facteurs. Par conséquent, prendre conscience de quelque chose signifie le découvrir selon la totalité. Dans notre cas, l'objet dont nous parlons, l'objet qui nous intéresse, l'objet dont il s'agit, c'est Dieu : comment l'homme conçoit Dieu et comment Dieu apparaît, comment il doit apparaître à l'homme.

Ainsi, la raison, réalisant que Dieu est la source de tout, que le Mystère est à l'origine de tout, cherche également à découvrir comment se comporter à l'égard de Dieu, comment le traiter, et donc à découvrir les voies d'où dérivent les lois morales.

---

<sup>70</sup> Cf. Ch. Péguy, *Véronique. Dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle*, dans *Œuvres en prose, 1909-1914*, Gallimard, Paris 1957, p. 491.

Mais ici, nous avons dû indiquer un saut de qualité vraiment énigmatique.

Le Mystère, source et destin de toute réalité créée, a voulu qu'il y ait un homme né d'une femme, qui a vécu la carrière humaine comme tout homme, l'homme Jésus de Nazareth et, voulant se communiquer aux hommes à travers cet homme, il l'a fait sien dès le premier instant de la conception, en incluant mystérieusement son moi dans le Verbe, dans la deuxième personne de la Sainte Trinité, le faisant ainsi participer directement à la nature de Dieu : mystère suprême dans l'histoire de l'homme et du cosmos. C'est pourquoi Jésus de Nazareth est « Jésus que l'on appelle Christ ».

Voir, entendre et suivre cet homme est toute la source de la morale chrétienne. Le Mystère a voulu que l'homme Jésus soit avant tout pour tous les hommes un instrument d'enseignement – de l'enseignement suprême de la vie, qui est celui sur Dieu –, le seul Maître (« Ne vous faites pas donner le titre de maîtres, car vous n'avez qu'un seul Maître. Vous êtes tous des disciples, des frères ».<sup>71</sup>) et donc un exemple dans ce qu'il faisait de ce qu'il disait magistralement, qu'il communiquait comme un enseignement : il a fait et enseigné. Le Seigneur Jésus a fait et a enseigné.

En parlant de Dieu, on ne peut enseigner que quelque chose qui a pré-occupé, qui a occupé sa propre âme d'abord, l'âme entière.

Le plus sublime dans une attitude morale comme celle que le Christ nous enseigne, c'est que toute action, en tant que relation avec Dieu, avec Jésus, avec l'humanité de l'individu et de la société, est amitié. Car soit toute relation humaine est une amitié, soit elle est manquante, déficiente, c'est un mensonge.

C'est pourquoi l'homme Jésus a dit : « Père, s'il m'est possible de ne pas mourir ainsi ; cependant, que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne ».<sup>72</sup> Et c'est ainsi qu'il a été maître et prédicateur, enseignant à tous les hommes, passant par sa mort, acceptant la mort pour les hommes. « Il m'a aimé et s'est livré pour moi »,<sup>73</sup> disait saint Paul.

Toute relation est amitié dans la mesure où elle est un don, dans la mesure où elle représente, où elle a la possibilité d'être un don, qui nous vient de Dieu, ou du Christ, ou de l'Église, ou de l'histoire humaine : c'est un don, l'amitié, que nous accueillons. Tout ce qui nous est donné par Dieu, le Christ, l'Église, ou par l'histoire humaine comme communicabilité à tous les hommes, pour tous les hommes, est un don que nous accueillons, que nous acceptons. Et le fait d'accepter et d'accueillir ce cadeau rend réciproque l'amour que le donateur possède, qu'il exprime : l'accepter est l'amour que nous manifestons à celui qui nous a fait le don.

En ce sens, l'amitié est une réciprocité de don, d'amour, car pour un être créé tel que l'homme, la forme suprême de l'amour pour Dieu est d'accepter d'être fait par Lui, d'accepter l'être, d'accepter l'être qu'on ne possède pas : il est donné.

## 2. Un Événement présent

La présence de Jésus-Christ, qui est présent chaque jour et chaque heure dans la vie du baptisé, c'est-à-dire de la personne choisie par Lui-même, à qui le Père a remis tous les hommes entre ses mains, est un événement.

Cette présence est donc pour toute l'humanité, parce que le baptisé est celui qui est choisi comme point de passage et de communication de ce que Dieu offre à l'homme, du don qu'il fait de Lui-même à l'homme, à toute l'humanité. Pensons, par exemple, à ceci : si j'ai été baptisé, c'est parce que la force du Mystère qui m'a transformé dans le Baptême voulait

---

<sup>71</sup> Cf. *Mt* 23, 8.10.

<sup>72</sup> Cf. *Lc* 22, 42.

<sup>73</sup> Cf. *Ep* 5, 2.

passer à travers moi à d'autres, par des voies et des occasions diverses. C'est l'ontologie de la nouvelle relation avec toute chose : la relation entre le baptisé et tous les hommes découle de cette finalité que le Mystère, dans le Baptême, nous a communiquée. Et le Mystère a commencé à nous faire connaître, avec l'énergie qu'il nous a donnée dans le Baptême, le but qu'il avait en nous choisissant. De là naît l'éthique, le comportement à suivre, celui que je dois suivre lorsque je prends conscience de mon Baptême, qu'on ne peut oublier dans aucune action ; pas un seul jour, pas une seule heure, l'homme n'a le droit d'oublier ce choix. Son but traverse l'ensemble du phénomène humain, du geste et de l'engagement de l'homme, il les dépasse de toutes parts. En ce sens, nous avons toujours dit que l'instant a une valeur éternelle, c'est un rapport avec l'Infini réalisé, comme la plus grande action, la plus grande épopée, la plus grande histoire.

Or, *la présence de Jésus-Christ est un événement*, selon la perception à laquelle le charisme qui nous est donné nous rend sensibles (et dont nous sommes persuadés !), c'est un Événement que l'on rencontre dans le présent, maintenant, dans les circonstances, qui dilatent l'évidence d'une compagnie vocationnelle comme émergence du mystère de l'Église, Corps mystérieux du Christ.

Une réalité humaine dans laquelle est présent le mystère du Christ est surnaturelle, nous l'avons souvent dit : c'est une réalité naturelle (en ce sens qu'elle se manifeste et se spécifie dans un visage humain) dans laquelle le mystère du Christ est présent. C'est l'Église qui émerge à mes côtés. Elle a émergé à mes côtés dans des circonstances données, avec mon père et ma mère, puis au séminaire, puis encore lorsque j'ai commencé à rencontrer des personnes qui sont devenues attentives et amies parce que je disais certaines choses et, enfin, j'ai été comme introduit dans une compagnie qui a rendu et rend immédiat pour moi le mystère de l'Église ; c'est donc une émergence du Corps du Christ. C'est la compagnie « vocationnelle », c'est-à-dire la compagnie qui nous implique, dans la mesure où elle génère l'expérience et où elle est générée par l'expérience dans laquelle le charisme nous a touchés.

Saint Augustin disait : « *In manibus nostris sunt codices, in oculis nostris facta.* »<sup>74</sup> *In manibus nostris sunt codices* [Entre nos mains, les livres, *ndt*], les Évangiles à lire, la Bible à lire ; mais nous ne saurions pas les lire sans l'autre clause : *in oculis nostris facta* [dans nos yeux les faits, *ndt*]. La présence de Jésus est nourrie, confortée, démontrée par la lecture des Évangiles et de la Bible, mais elle est assurée et rendue évidente parmi nous par un fait, par des faits comme présences. Pour chacun, il existe un fait qui a eu une signification, une présence qui a influencé toute la vie : elle a illuminé la façon de concevoir, de percevoir et de faire. C'est ce qu'on appelle un événement. Ce en quoi nous sommes introduits reste vraiment vivant, il se réalise chaque jour ; c'est pourquoi, chaque jour, nous prenons conscience, nous devons prendre conscience de l'événement tel qu'il nous est arrivé, de la rencontre que nous avons faite.

Je conclus cette exposition de mes préoccupations en disant : Christ, c'est le nom qui indique et définit une réalité que j'ai rencontrée dans ma vie. Je l'ai rencontrée : j'en ai entendu parler pour la première fois quand j'étais enfant, quand j'étais jeune, etc. On peut devenir grand et bien connaître ce mot, sans bien souvent qu'il soit rencontré, qu'il soit vraiment expérimenté comme présent ; alors que le Christ a rencontré ma vie, ma vie a rencontré le Christ précisément pour que j'apprenne à comprendre combien Il est le point névralgique de tout, de toute ma vie. *Le Christ est la vie de ma vie*. En Lui se résume tout ce que je voudrais, tout ce que je cherche, tout ce que je sacrifie, tout ce qui en moi se développe par amour pour les personnes auprès desquelles Il m'a placé.

Comme l'a dit Möhler dans une phrase que j'ai citée à plusieurs reprises : « Je pense que je ne voudrais plus vivre si je ne l'entendais plus parler ». <sup>75</sup> C'est une phrase que j'avais mise

<sup>74</sup> Saint Augustin, *Sermo 360/B,20* ; *Sermo sancti Augustini cum pagani ingrederentur*.

<sup>75</sup> Cf. J.A. Möhler, *De l'unité de l'Église*, H. Rémy, Bruxelles 1834, p. 50.

sous une image du Carrache représentant le Christ, quand j'étais au lycée. C'est peut-être l'une des phrases dont je me suis le plus souvenu dans ma vie.

Le Christ, vie de la vie, certitude d'une destinée bonne et compagnon pour la vie quotidienne, compagnon familial qui transforme en bien : voilà Son efficacité dans ma vie.

Non seulement c'est ici que la morale commence, mais c'est seulement là que le fil de la moralité s'établit et se sauve.

Saint Pierre n'a pas mis comme raison de son amour pour le Christ le fait d'être pardonné dans ses nombreux manquements, dans ses nombreuses erreurs, dans ses nombreuses trahisons ; il n'a pas fait la liste de ses erreurs. Quand il s'est trouvé face au Christ, après Sa résurrection, et que le Christ lui a demandé : « Simon, m'aimes-tu ? », il a répondu : « Oui ». C'est la relation avec Sa parole, qui est la plus humaine et la plus divine, qui nous permet de tout embrasser dans notre existence quotidienne, tout. Sa mémoire doit être quotidienne, l'élan par lequel Il devient familier doit être quotidien, la compagnie avec Lui doit être joyeuse, et la mémoire de Lui doit nous laisser joyeux, en toute circonstance, en toute condition, parce qu'en toi, Seigneur, s'incarne l'amour du Mystère qui veut mon bien. De cette façon, on a la certitude d'atteindre son destin heureux et on est plein d'espoir pour tout le déroulement de la vie.

« Oui, Seigneur, tu sais que je t'aime ». Si je m'étais trompé et que je t'avais trahi mille fois en trente jours, cela reste, cela doit rester ! Il me semble qu'il ne s'agit pas d'une présomption, mais d'une grâce surprenante, inconcevable et ineffable, comme l'a dit Michelangelo Buonarroti : « Mais que puis-je, Seigneur, si Tu ne viens pas à moi / avec ton ineffable courtoisie habituelle ? ».<sup>76</sup>

Le Christ, et le oui à Lui : voilà, paradoxalement, l'aspect humainement le plus facile (je le dis avec un peu de présomption, un peu d'enthousiasme) ou du moins le plus acceptable de tout le devoir moral que nous avons dans le monde. Parce que le Christ est la parole qui explique tout : le Christ est un homme qui a vécu il y a deux mille ans comme tous les autres, mais qui, ressuscité d'entre les morts, avec l'invasion en Lui de la puissance du Mystère, duquel il participe dans sa nature, nous investit jour après jour, heure après heure, action après action.

La totalité de la présence et de la revendication du Mystère sur notre vie (« Dieu tout en tout ») et du Christ, de Jésus de Nazareth, du jeune homme de Nazareth, Jésus, qui est le Mystère fait Christ, Son Christ, la totalité de la grande figure, de l'immense figure, de l'immense évocation que Dieu, le mot Dieu est dans nos cœurs et sur nos lèvres, la totalité de cette présence familière, quotidienne et effective, de cette compagnie aussi étrange qu'évidemment insurpassable, cette totalité explique que nous employions le « Tu » : nous devons dire « Toi » à Dieu et nous devons dire « Toi, ô Christ » à l'homme Jésus de Nazareth.

Tant le Mystère que sa présence physique dans notre vie sont à l'origine du rapport que nous entretenons avec la vérité et avec la réalité dans son ensemble, et tout cela devient la source aussi de ce que nous avons dit être l'amitié. Il n'y a pas de relation devant Toi, ô Christ, quand je te rencontre en vivant de Ta mémoire, je ne peux avoir aucune relation humaine, de quelque nature que ce soit, avec qui que ce soit, sans que le thème, l'idéal de l'amitié ne soit poursuivi. Si, comme Tu regardais toutes les personnes avec lesquelles Tu parlais ou qui Te répondaient, ou avec lesquelles il n'y pas eu de dialogue (même Pilate, même les grands prêtres), si la relation que Tu avais avec elles, qui, comme le montre toute Ta passion, était pleine de passion pour leur destin, pour le destin de leurs personnes, pleine d'amour envers eux, si elle avait été acceptée par eux, s'ils s'étaient mis d'accord et en lien avec Toi, le terme amitié aurait été le seul qu'ils auraient pu utiliser pour leur relation avec Toi. Le terme amitié est le seul que nous puissions utiliser pour la relation entre nous et Lui.

---

<sup>76</sup> M. Buonarroti, *Rime*, Laterza, Bari 1967, n°286, v. 5-6, p. 136. [Nous traduisons].

Saint Maxime le Confesseur, illustre Père de l'Église, en donne l'admirable synthèse que nous avons déjà mentionnée : « Le Christ est [...] tout et en tous [que nous soyons bons, que nous soyons mauvais, que nous soyons distraits, que nous soyons hors-jeu ou dedans] : il comprend tout en lui-même, en vertu de l'unique et simple puissance infiniment sage de sa bonté ; comme un centre [vers lequel convergent] des droites qui rayonnent de lui [toutes les droites, les lignes de la création : c'est la naissance ontologique, c'est le regard de l'ontologie d'où doit naître tout notre comportement dans la vie] [...] afin que les créatures du Dieu unique ne soient pas totalement étrangères les unes aux autres, voire ennemies, faute d'avoir sujet et occasion de se montrer amitié, sympathie et identité ». <sup>77</sup> C'est un résumé de l'esprit dans lequel nous avons parlé et pensé ces jours-ci.

---

<sup>77</sup> Saint Maxime le Confesseur, *Mystagogie*, *op.cit.*